



Carnet de route

D'une conférence à l'autre

Jean Pierre Galloy
(Section Clinique de Strasbourg)

Dans la conférence qu'il donna à la Section clinique de Strasbourg le 23 janvier dernier sous le titre « clinique continuïste et clinique discontinuïste », Jean Louis Gault articula trois temps que nous pourrions dire logiques dans l'élaboration de Lacan concernant la psychose.

Dans un premier temps, celle-ci est abordée à partir de la névrose et la métaphore paternelle : soit à partir du monde œdipien. Forclusion du Nom-du-Père et métaphore délirante viennent alors caractériser la psychose. L'homologie qui s'en déduit, entre métaphore et monde ordonné, fait dire à Lacan, dans ses derniers séminaires, que *tout le monde est fou*.

Le deuxième temps en découle : le Nom-du-Père y est un prédicat, côté névrose le prédicat œdipien, unique et côté psychose un prédicat singulier, invention du sujet pour pallier au défaut du Nom-du-Père.

Le troisième temps, (ou le deuxième *bis*) opère un déplacement à partir du précédent. C'est autour de la *forclusion généralisée*, de l'aphorisme *il n'y a pas de rapport sexuel* et de l'aboutissement à *La Femme n'existe pas* que vient se construire la clinique des névroses et des psychoses. Nous repérons là un retournement décisif où la clinique de la névrose s'éclaire à partir de celle de la psychose. Certes, le Nom-du-Père ordonne le(s) symptôme(s) mais tout ne s'y réduit pas. D'où la fonction du « sinthome » dans la névrose. Il existe bien une continuité entre la psychose ordinaire et la psychose, mais aussi entre la névrose et la psychose.

La classification ne vient jamais à bout du réel, nous rappelle J.-L. Gault. C'est en extrayant de la clinique singulière, un paradigme, que Lacan tire un enseignement du cas, au un par un. Pour *Dora*, il parle de l'Autre femme, pour *la Belle bouchère* de désir insatisfait, pour *l'Homme aux rats*, de la fonction du père mort ou pour *Joyce* du paradigme du « sinthome ».

J.-L. Gault terminera sa conférence par une mise en perspective saisissante de Schreber – la *verwerfung* – et, de Joyce – le « sinthome ».

Augustin Ménard a bien voulu répondre positivement à l'invitation du Cercle de l'Uforca-Strasbourg et du Collège Psychanalytique de l'Est. Il est venu le 13 mars nous parler de son dernier livre *Voyage au pays des psychoses*¹. Nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous ceux qui cherchent à orienter leur travail avec des sujets psychotiques. Ce livre nous questionne d'un chapitre à l'autre, sur ce que nous enseignent ces sujets dans leurs inventions singulières. Pour que cette rencontre prenne la forme d'une conversation nous avons, à Nancy et à Strasbourg, porté notre attention trois soirées durant sur ce livre.

¹ Ménard A., *Voyage au pays des psychoses*, Nîmes, Champ social éditions, 2008.

Dans un propos introductif, A. Ménard rappela son désir de se laisser enseigner par le sujet psychotique. Il le déduit de la structure du transfert. Tandis que le névrosé s'adresse à un Autre supposé savoir, ce qui implique un lieu, le psychotique a le savoir de son côté. L'analyste reste cependant un sujet supposé s'intéresser à lui. C'est donc de cette place qu'il a à répondre. Cela implique de prendre au sérieux cette remarque de Lacan dans le séminaire XXIII, selon laquelle *l'analyste est responsable de son savoir faire* (et non de son savoir).

De quel savoir faire s'agit-il pour A. Ménard ? Laisser se déployer la parole du psychotique n'est pas sans risques dans la mesure où la parole peut devenir persécutive. A. Ménard souligne l'impossibilité pour le névrosé de parler la *lalangue*, tel que cela se produit dans la psychose. Il s'agit plutôt de (lui) signifier que sa langue est recevable, donc l'accueillir, en accuser réception. L'analyste ne s'intéresse pas à sa langue sur le versant du sens (à interpréter) mais fait porter son attention sur l'utilisation que le psychotique en fait pour traiter sa jouissance. Le psychotique est « hors discours », nous dit-il. Mais il peut chercher un S_1 pour inventer un pseudo discours du maître par exemple. Il est rapporté dans le livre la façon dont une femme sort de son anorexie en s'interdisant les oranges. Cette extraction d'un signifiant particulier vient organiser son monde. Mais l'orange, c'est aussi un objet qui concerne le corps et la pulsion orale. C'est l'occasion pour A. Ménard de rappeler que dans le « dernier Lacan », il existe une équivalence entre l'imaginaire et le corps (un corps troué). Sur un plan imaginaire, il s'agit d'une perte – écartier l'(un) objet – alors que sur le plan symbolique, la coupure signifiante ne peut se faire. Dans l'appareillage du psychotique, on s'éloigne de la logique des discours (une clinique de l'Autre) pour interroger comment R S I tiennent ensemble.

On ne peut joindre la théorie des discours et celle des nœuds. D'où une pratique de bouts de ficelle qui n'en est pas moins orientée (je me réfère à la pratique des nœuds encouragée par Lacan dans le séminaire XXIII). Les mathèmes en permettent une écriture qui évite d'en passer par la signification. Dans cet ouvrage, A. Ménard tire les conséquences du dernier enseignement de Lacan. À renoncer au primat du symbolique, il prend le risque de se faire le secrétaire du particulier, du singulier. Son livre témoigne d'une vaste pratique avec les sujets psychotiques, une pratique réfléchie dont il a le souci de nous transmettre les enseignements. Un singulier savoir-faire.

Le psychotique n'est pas déficitaire, rappelait-il en introduction. Il y a des psychoses réussies comme il y a des névroses qui échouent. Nous ne pouvons y établir de hiérarchie. La clinique de la psychose n'est pas une clinique de l'Autre mais une clinique du un par un. Nous le remercions pour ce recentrage convaincant et enthousiasmant.

Ces propos ne sont pas sans une certaine portée politique. Reconsidérer la névrose à l'aune de la psychose, ne serait-ce pas parier que le psychotique objecte à la folie collectiviste ambiante !